

## STUDIES ET LITTÉRATURE

ISABELLE ALFANDARY

Université Sorbonne Nouvelle (PRISMES)

*In memoriam Jean-Luc Nancy*

1. Les *studies* occupent une place grandissante dans les enseignements et les recherches en sciences humaines et en lettres. Aucune culture universitaire, pas même le monde académique français, que l'on a pu décrire comme d'abord réticent, n'échappe désormais à un mouvement de fond qui vient reconfigurer les cartographies disciplinaires et redéfinir les objets d'étude. Issus des « cultural studies », d'ascendance britannique, et dont elles ont conservé l'autonomie post-disciplinaire et la conscience politique aiguë, les travaux inspirés des *studies* sont désormais incontournables tant dans les publications scientifiques que dans les congrès internationaux des grandes sociétés savantes qu'il s'agisse de la Modern Language Association ou de l'American Comparative Literature Association, pour ne citer qu'elles.
2. Le présent article n'a pas pour ambition de rendre compte ni raison de l'avènement des *studies* sur la scène universitaire mondiale, ni d'interpréter le changement qu'implique leur montée en puissance dans la recherche contemporaine en sciences humaines, mais se contentera d'envisager les relations – prémisses et implications – qui lient les *studies* à ce qu'il est convenu d'appeler la littérature. La conversion d'une partie considérable de la critique littéraire aux *studies* est un fait incontestable, qu'on s'en réjouisse ou qu'on le déplore. De plus en plus de professeurs de lettres, de plus en plus d'étudiants lisent les œuvres littéraires à la lumière de ce qui n'est pas à proprement parler une méthode mais que nous pourrions plus justement désigner comme un point de vue ou une position dont il nous appartiendra de tenter de préciser la nature.
3. Ce que l'on pourrait qualifier de « study turn » – ce que le comparatiste Antonio Dominguez Leiva a appelé le « tournant culturel »<sup>1</sup> – de la critique littéraire rejaille sur la représentation de la littérature, sa transmission et sa réception au moins académiques :

Le « tournant culturel » opéré dans le domaine des sciences humaines à partir de la réception de l'anthropologie culturelle anglo-saxonne pourrait bien constituer un changement de paradigme

1 A.D. Leiva, « Heur et malheur des études culturelles : pour un nouveau culturalisme littéraire », *Littérature et anthropologie*, 263.

succédant au virage linguistique structuraliste puis déconstructiviste des années soixante. L'irruption de la « constellation » transdisciplinaire culturaliste, traversée par des théories souvent divergentes [...] est le fruit d'une généalogie assez complexe qu'il s'agit ici d'établir.<sup>2</sup>

4. Les *studies* ainsi que leur nom l'indique sont des champs d'études transdisciplinaires qui cherchent délibérément à se décentrer par rapport aux disciplines académiques établies dans le but de faire émerger des problématiques qui n'ont pas droit de cité. Ces champs d'études constituent ainsi transversalement leurs objets et se constituent à partir d'objets qu'un historien a justement appelé des « objets-frontières » : « La constitution de regroupement disciplinaire autour d'objets-frontières à partir d'un cadrage académique et intellectuel, les *Studies*, n'est pas anecdotique mais relève de processus profonds qui ont des effets en retour sur les découpages des savoirs, leur stabilisation et leur transmission (apparition de rayon de bibliothèque, mais aussi mode de lectures nouveau avec l'émergence du genre du *reader*) »<sup>3</sup>. Les objets des *studies* ont ainsi, soit un caractère de franche nouveauté – c'est le cas des *gender* et *queer studies* – soit représentent un renouvellement de l'approche d'une thématique qui gagne en visibilité et en légitimité – c'est le cas par exemple des *animal studies* qui articulent autour de l'animal des questionnements scientifiques et éthiques. Le double mouvement de décentrement et de reconfiguration indisciplinée ou post-disciplinaire de ces champs et de leurs objets relève de logiques complexes que le présent article n'a pas vocation à analyser ni à démonter. La question qui nous importe est celle de la place et la fonction de la littérature dans le tournant des *studies*.

5. Cette tâche, aussi modeste soit-elle en apparence, n'a pourtant rien d'évident : les raisons de l'investissement de la littérature par les *studies* sont multiples et complexes. Les *studies* constituent une constellation hétérogène – le cas échéant traversée par des contradictions – dont il est difficile sinon impossible de faire l'unité. Cette résistance à l'unification qu'elle soit conceptuelle ou épistémologique est d'ailleurs un de leurs points communs : les *studies* – *feminist studies*, *post-colonial studies*, *animal studies* pour n'en citer que quelques-unes, n'en manifestent pas moins un intérêt marqué pour les œuvres littéraires.

6. La littérature est-elle un objet d'étude au sens où l'entendent les *studies* ? Il est permis d'en douter. Ce qu'on appelle « literary studies » existent bel et bien mais n'appartiennent pas au mouvement contemporain des *studies*. Celles-ci relèvent d'une tradition plus ancienne qui a vu le

2 *Ibid.*

3 Voir S. Van Damme, « Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 51.4 bis (2004/5) : 48-58.

jour au début des années 20 sous le nom rétrospectif de « New Criticism »<sup>4</sup> et l'invention par des critiques tels que I. A. Richards (*Practical Criticism*, 1929) ou William Empson (*Seven Types of Ambiguity*, 1930) de la pratique de la lecture de près (« close reading ») appliquée aux œuvres de la littérature. Pour cette génération de critiques qui ne forment pas une école proprement dite, la littérature a une valeur intrinsèque. La nouvelle critique française s'accordera d'ailleurs dans la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle avec cette conception qu'elle théoriserait plus avant. La littérature devient un objet d'étude à part entière enseigné pratiquement sans partage à l'université de la fin des années 60 aux années 1990. La littérature n'est toutefois pas un objet au sens où l'entendent les *studies* : elle n'a pas le caractère d'objectivité frontale ou transversale comparable au genre, au handicap, à l'animal, au subalterne, etc.

7. Et pourtant la littérature occupe dans les *studies* une place non négligeable. Les *studies* font référence à la littérature, s'appuient sur elle, cherchent en elle des intuitions, des preuves historiographiques ou des étayages théoriques. Leiva fait remarquer que l'articulation de la littérature à la culture a une longue histoire que le tournant des *studies* oblige à réinterroger à de nouveaux frais : « Au sein de cette “constellation” culturaliste les rapports complexes entre le littéraire et le culturel constituent un enjeu primordial qui traverse toutes les écoles théoriques qui se sont interrogées sur l'un ou l'autre des deux concepts depuis le Romantisme »<sup>5</sup>.

### Généalogie des *studies*

---

8. Rappelons d'où viennent les *studies* pour essayer de comprendre la concurrence ou la relève – la différence – qu'elles représentent par rapport à l'approche des études littéraires. Les *cultural studies* sont d'ascendance littéraire :

Ce tournant culturel trouva sa cristallisation institutionnelle dans le célèbre « Centre for Contemporary Cultural Studies », fondé par R. Hoggart en 1963 et repris par S. Hall dans les années soixante-dix. Ses membres étaient en général des spécialistes de la littérature d'origine populaire ou immigrée et d'orientation marxiste (...), désireux d'opposer à la conception élitiste de la culture propre aux *public schools* une vision polémique, ouverte aux « sous-cultures ».<sup>6</sup>

On situe habituellement la naissance des « Cultural Studies » en 1964 à l'université de Birmingham

4 Ce mouvement prit le nom de l'ouvrage de John Crowe Ransom paru en 1941 : *The New Criticism* qui pose a posteriori les principes de cette approche que l'on a pu qualifier de « linguistique » de la littérature.

5 A.D. Leiva, « Heur et malheur des études culturelles : pour un nouveau culturalisme littéraire », *Littérature et anthropologie*, 264.

6 *Ibid.*, 273.

et on la rattache aux noms de trois fondateurs : Richard Hoggart, Raymond Williams et Edward Thompson. Tous trois s'inscrivent dans la renaissance des études marxistes et de la New Left. Deux sur trois sont professeurs de littérature : Richard Hoggart a consacré une biographie à Auden, Raymond Williams a écrit sur le théâtre européen et sur le roman anglais de Dickens à Lawrence ; Edward Thompson est historien, spécialiste de l'histoire de la classe ouvrière anglaise.

9. Richard Hoggart est l'auteur d'un essai qui fit date : *The Uses of Literacy* (1957) – traduit en français par *La culture du pauvre* avec pour sous-titre *Étude sur le style des classes populaires en Angleterre* – démontre que la réception d'un message culturel n'est pas dissociable des conditions de vie de ses consommateurs. L'ouvrage porte sur les mass media et la socialisation de la culture. Notons que Pierre Bourdieu a accueilli le livre de Hoggart dans sa collection « Le sens commun » sous un titre qui marque en français un écart par rapport à l'original et perd de vue la dimension de la littérarité. L'approche sociologisante des *Cultural Studies* envisage la littérature sous l'angle de la théorie des médias.
10. Comme le note Stéphane Van Damme, il s'est agi pour les fondateurs des *Cultural Studies* quoique d'obédience marxiste de « surmonter le déterminisme économique des analyses traditionnelles des catégories socio-culturelles en essayant de retrouver les formes spécifiques du mouvement social en Grande-Bretagne »<sup>7</sup>. Ces auteurs opèrent une déconstruction du marxisme en tentant de mettre en avant la différence culturelle absente de l'universalisme marxiste, en minorant d'autant la part strictement économique de la détermination réelle. Ils relisent le concept d'idéologie « en tentant de complexifier le modèle dominants/dominés en faisant de ces derniers des consommateurs actifs »<sup>8</sup>. Les *Cultural Studies* sont porteuses d'une relecture critique du marxisme à partir des médias et des consommations culturelles. À la faveur d'un « tournant ethnographique » opéré notamment au moment où les *studies* ont touché les côtes américaines, leurs objets se sont multipliés pour inclure les pratiques identitaires et la construction de collectifs en résonance avec des problématiques états-uniennes. Les *Cultural Studies* restent marquées par l'impératif marxien de la 11<sup>ème</sup> thèse sur Feuerbach : « Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe c'est de le transformer ».

## La littérature comme archive sociale et culturelle

---

7 S. Van Damme, « Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs », 49.

8 *Ibid.*, 50.

11. Van Damme note la croissante appropriation des *studies* par les départements de littérature dans le monde anglophone, en Amérique latine et en Inde, ayant contribué selon lui à « une textualisation du savoir ainsi produit »<sup>9</sup>. Les *studies* auraient aussi eu tendance à accentuer la dimension textuelle de la réalité culturelle, leurs effets d'écriture. Cette tendance s'explique par leur généalogie. Les *studies* doivent aux études littéraires une partie de leur méthodologie : « Les Cultural Studies procèdent d'un glissement fondateur qui mobilise vers la culture populaire les outils théoriques issus des études littéraires »<sup>10</sup>.
12. Les *studies* lisent la littérature pour le message ou la valeur culturelle qu'elle recèle dans sa lettre ou dans ses effets. La littérature n'est pas un simple prétexte, ni même document immédiatement déchiffrable. L'usage que les *studies* font de la littérature peut être éminemment complexe et la procédure d'interprétation du texte qu'elles mettent en œuvre doit être précisée. La question « pourquoi cet intérêt des *studies* pour la littérature ? » est inséparable de sa contraposée : « pourquoi cet intérêt de la littérature pour les *studies* ? » Je souhaiterais, pour tenter de répondre à cette question, solliciter un exemple aussi passionnant qu'emblématique d'une lecture inspirée des *studies* – des *gay, lesbian et queer studies*.
13. La littérature peut constituer une archive singulière, le lieu d'effectuation et de manifestation d'une opération qui ne l'est pas moins, le lieu d'un témoignage historique sans équivalent. J'en veux pour preuve le remarquable ouvrage d'Eve Kosofsky Sedgwick : *Épistémologie du placard* (*Epistemology of the Closet*) paru aux États-Unis en 1990. L'introduction renseigne immédiatement sur la méthode retenue par son autrice : « *Épistémologie du placard* soutient que la plupart des articulations de la pensée et du savoir de la culture occidentale du XX<sup>ème</sup> siècle en son entier sont structurées – ou plutôt fracturées – par une crise définitionnelle chronique, désormais endémique, de l'homo/hétérosexualité, concernant tout particulièrement les hommes et datant de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle »<sup>11</sup>. La lecture genrée que pratique Sedgwick est une lecture à thèse. Sous-titrée « Axiomatique », l'introduction assume pleinement sa méthode : une axiomatique est en effet un mode d'exposition issu des sciences exactes fondé sur des propositions admises sans démonstration et nettement formulées et des raisonnements rigoureux. La démarche de Kosofsky Sedgwick, par ailleurs lumineuse et passionnante, ne se cache pas : elle procède d'une intuition herméneutique qui justifie une généralisation dont sont tirées des lois. Pour Kosofsky Sedgwick, la

9 *Ibid.*, 54.

10 A. Matterlard, A. et E. Neveu, *Introduction aux cultural studies*, 39.

11 E. Kosofsky Sedgwick, *Épistémologie du placard*, 23.

littérature est tout sauf un prétexte : elle est un horizon d'attente, un « milieu »<sup>12</sup> comme dit Roland Barthes à propos de la manière que Lucien Febvre, l'un des pères de l'École des Annales, a d'écrire l'histoire. Elle est le site d'émergence d'une expérience et d'une question qui ne peut s'énoncer. L'acte fondateur de la lecture de Kosofsky Sedgwick, sa puissance et la virtuosité de son geste critique viennent du fait qu'elle tient les actes de langage pour problématiques dans le sillage de la thèse foucauldienne de l'*Histoire de la sexualité* : « Il n'y a pas à faire de partage binaire entre ce que l'on dit et ce que l'on ne dit pas ; il faudrait essayer de déterminer les différentes manières de ne pas les dire [...]. Il n'y a pas un, mais des silences et ils font partie intégrante des stratégies qui soutiennent et traversent les discours »<sup>13</sup>. Kosofsky Sedgwick, loin de tourner le dos au texte littéraire, étaye sa thèse à partir de lui en lisant et en analysant Melville (*Billy Budd*), James (*The Beast in the Jungle*), Nietzsche, Wilde et Proust. Le texte littéraire est interprété comme un discours – discours en creux qui réduit au silence ce qui le conditionne souterrainement. Or comme le soutient Kosofsky Sedgwick, le silence sous-jacent au discours est « éloquent » et « performatif »<sup>14</sup>.

14. Celle-ci interprète ainsi de manière très convaincante l'œuvre littéraire de Henry James comme l'expression tue d'« une panique masculine face à l'hétérosexualité que décrivent la plupart de ses livres »<sup>15</sup>. Son analyse de *The Beast in the Jungle* est tout à fait éclairante mais également emblématique d'une décision herméneutique caractéristique des *studies* : le parti pris de la signification des profondeurs. Kosofsky Sedgwick, ayant rappelé que le personnage de Marcher est présenté par May Bartram comme le détenteur d'un secret<sup>16</sup>, écrit : « Je soutiendrai que si le secret de Marcher a bien un contenu, c'est un contenu homosexuel »<sup>17</sup>. Le geste critique vise ce qu'elle appelle le « contenu »<sup>18</sup>, ou plus précisément, il vise à assigner une signification, un signifié au signifiant du secret. La force de la lecture de Kosofsky Sedgwick, – sa limite aussi bien –, tient à la réduction au signifié d'un signe vacant et flottant comme James sait les ménager dans sa prose fictionnelle. Cette démarche vise un sens plein, un sens caché que l'hypothèse de la panique homosexuelle vient remplir. La lecture lumineuse de la nouvelle entière passe en revue les stratégies et les tropes du déni, de l'évitement, de l'atténuation. On pourrait opposer toutefois à Kosofsky

12 R. Barthes, *Sur Racine*, 140.

13 M. Foucault, *Histoire de la sexualité. Tome I. La volonté de savoir*, 38-39 (cité par E. Sedgwick).

14 E. Kosofsky Sedgwick, *Epistémologie du placard*, 26.

15 *Ibid.*, 210.

16 « She at least never spoke of the secret of his life except as “the real truth about you” and she had a wonderful way of making it seem, as such, the secret of her own life too » (H. James, *The Beast in the Jungle*, in *The Turn of the Screw and other Short Fiction by H. James*, 338).

17 E. Kosofsky Sedgwick, *Epistémologie du placard*, 211.

18 *Ibid.*

Sedgwick que la figure derridienne du « secret sans secret »<sup>19</sup>, d'un vide central et abyssal, pur signifiant, se retrouve au cœur d'autres nouvelles ou courts romans tels que *The Figure in the Carpet* ou encore *The Aspern Papers*. Ce à quoi la critique américaine aurait peut-être beau jeu de nous répondre que la récurrence du secret sans secret jamesien confirme encore le caractère structural de ladite « panique » du désir homosexuel saisissant des hommes identifiés socialement comme hétérosexuels.

## Politique de la littérature

---

15. Les études culturelles, qui affirment « la politisation de la théorie et la théorisation des politiques »<sup>20</sup>, se concentrent sur les rapports hégémoniques à l'œuvre dans l'intersection entre genre, race, classe, tout en recherchant les moyens de les subvertir. Le sociologue Jean-Louis Fabiani considère que c'est l'engagement qui trace la ligne de partage entre *studies* et disciplines : « Ici, ce n'est pas un ensemble de problèmes ou d'énigmes qui est à la base de la création d'un groupe unifié, mais la définition d'un collectif préexiste à la revendication d'une reconnaissance disciplinaire. [...], les questions sont adressées de l'extérieur de la discipline, mais ceci ne limite en rien le succès disciplinaire »<sup>21</sup>. Les *studies* résultent des liens entre mondes militants et académiques, entre « politisation des sciences » et « épistémisation de la militance ». En tant qu'elles sont engagées politiquement, les *studies* relèvent la gageure de la onzième thèse sur Feuerbach de Marx et Engels. Ainsi que Richard Rorty l'a exprimé très clairement, elles ont répondu et répondent à un besoin d'expression politique impérieux de la gauche américaine qui explique l'engouement qu'elles ont suscité outre-atlantique :

So we still need an explanation of why cultural recognition is thought so important, I think one reason it has become so important in the discourse of the American academic left may be the result of a specifically academic set of circumstances. The only thing we academics can do, in our specifically professional capacities, to eliminate prejudice is to write women's history, celebrate black artistic achievements, and the like. This is what academics who work in such programs as Women's Studies, African-American Studies, and Gay Studies do best. These programs are the academic arms of social movements – the movements which, as Judith Butler rightly says, have kept the left alive in the United States in recent years.<sup>22</sup>

19 « [L]a littérature est le lieu de tous ces secrets sans secret, de toutes ces cryptes sans profondeur » (J. Derrida, *Donner la mort*, 206).

20 A.D. Leiva, « Heur et malheur des études culturelles : pour un nouveau culturalisme littéraire », *Littérature et anthropologie*, 276.

21 J.-L. Fabiani, « A quoi sert la notion de discipline ? », 20-21.

22 R. Rorty, « Is 'Cultural Recognition' a Useful Concept for Leftist Politics? », 8.

16. Or la création littéraire – pour ne pas commettre l’anachronisme de l’appeler du nom de l’institution moderne « littérature »<sup>23</sup> – n’est pas en reste : elle entretient avec la et le politique une relation qui n’a pas échappé à l’un de ses premiers contempteurs : Platon. La littérature est foncièrement politique dans un sens qui reste à élaborer. Ainsi que Platon l’a compris, elle est l’affaire de la *polis* – de la Cité. C’est pour des raisons liées à l’éducation des gardiens que la poésie imitative doit être bannie dans le livre X de la *République*.

17. Le texte littéraire n’est pas un énoncé stable ni reconnaissable – c’est précisément ce qui inquiétait Platon. Mais cette instabilité, loin d’être un facteur de neutralité ou d’abstention politique, est une puissance d’impertinence que note Jacques Rancière rappelant la tradition platonicienne :

La littérature est le règne de l’écriture, de la parole qui circule en dehors de toute relation d’adresse déterminée. Cette parole muette, disait Platon, s’en va rouler à droite et à gauche sans savoir à qui il convient de parler à qui il convient de ne pas parler. (...) C’est en cela que consiste la démocratie de l’écriture : son mutisme bavard révoque la distinction entre les hommes de la parole en acte et les hommes de la voix souffrante et bruyante, entre ceux qui agissent et ceux qui ne font que vivre.<sup>24</sup>

18. Le régime démocratique qu’instaure la littérature – et que redoutait Platon –, un régime non pas tant d’égaux qu’un régime de l’impropre, du non-propre, de l’indifférencié compris comme inappropriable et à la limite indéterminable, est selon Rancière un régime foncièrement politique qui ne saurait être réduit à la « pureté de sa matérialité signifiante » de l’âge structuraliste. Le travail du signe – c’est *in fine* sur ce point que le post-structuralisme continue de résister, voire de s’opposer aux *studies* qu’il a par ailleurs largement nourri – n’est ni autotélique, ni déterminé. Ce qui différencie la littérature de tout autre régime langagier, voire de tout autre régime signifiant, c’est qu’elle suspend la catégorie de l’intention, de la prévisibilité des effets de sens et de la prédication. Le coup de dés dans la langue que représente tout événement littéraire suspend toujours déjà toute possibilité d’engagement, toute assignation d’une signification visée. Y compris ce qu’on appelle littérature engagée n’échappe pas à ce régime d’indécidabilité. Ce qui ne veut pas dire, ainsi que le soutient Rancière, que ce régime d’indécidabilité soit purement esthétique : « La littérature, elle, met en œuvre un autre régime de signification. La signification n’y est plus une relation de volonté à volonté. Elle est une relation de signe à signe, une relation inscrite sur les choses muettes et sur le corps même du langage »<sup>25</sup>. Le texte littéraire n’est pas dépourvu d’un pouvoir de signification, mais celui-ci n’est pas l’effet d’un contenu verbal déterminé mais d’une relation de

23 « La littérature est une invention moderne, elle s’inscrit dans des conventions et des institutions qui, pour n’en retenir que ce trait, lui assurent en principe, le droit de tout dire » (J. Derrida, *Passions*, 65).

24 J. Rancière, *Politique de la littérature*, 21.

25 *Ibid.*, 24.

signes à signes. Rancière ne dénie pas au roman sa force de témoignage historique. Cependant celle-ci n'est pas une fonction universelle de tout écrit littéraire. Elle est l'apanage du « roman dit réaliste » : « Le principe de cette forme dans laquelle la littérature impose sa puissance neuve n'est pas du tout, comme on le dit couramment, de reproduire les faits dans leur réalité. Il s'agit de déployer un nouveau régime d'adéquation entre la signifiante des mots et la visibilité des choses, de faire apparaître l'univers de la réalité prosaïque comme un immense tissu de signes qui porte écrite l'histoire d'un temps, d'une civilisation ou d'une société »<sup>26</sup>.

19. Enfin Rancière insiste – et c'est sans doute le point le plus important – sur « la divergence des voies entre la mésentente politique et le malentendu littéraire »<sup>27</sup>. C'est le sens de ce qu'il entend par le syntagme « politique de la littérature ». Cette dernière n'est en rien assimilable, ni même comparable à la politique de la Cité. Le dissensus politique est un processus de subjectivisation qui « identifi[e] la déclaration d'un collectif des anonymes, d'un *nous*, à la reconfiguration du champ des objets et des acteurs politiques »<sup>28</sup>. Or la littérature opère à rebours de la possibilité d'une telle identification : « Elle défait les sujets d'énonciation dans le tissu des percepts et affects de la vie anonyme »<sup>29</sup>. Rien n'est appropriable dans la littérature car rien n'y est identifiable. Pour Rancière, les signes renvoient aux signes et non aux référents dans une métonymie généralisée et signifiante.

20. Dans *Passions* (1993), Jacques Derrida avait soutenu la thèse d'un régime littéraire des voix – qui n'est pas assimilable à un discours – comme « condition hyperbolique de la démocratie qui semble contredire un certain concept déterminé et historiquement limité de ladite démocratie » : « Mais cette autorisation de tout dire constitue paradoxalement l'auteur en auteur non responsable devant quiconque, pas même devant soi, de ce que disent et font, par exemple, les personnes ou les personnages de ses œuvres, donc ce qu'il est censé avoir écrit lui-même. Et ces “voix” parlent, laissent ou font venir – même dans les littératures sans personne et sans personnages »<sup>30</sup>. Si les voix de la démocratie derridienne sont sans visage, celles de la démocratie rancierienne sont anonymes. La démocratie qu'elle s'entende comme agora ou comme suffrage est *vocale*. Mais la question « qui parle ? » dans l'enceinte du texte reste sans réponse définitive.

21. Il faut se reporter au concept bakhtinien et structuraliste de « polylinguisme » pour saisir l'origine d'une déconstruction avant la lettre de toute identité assignable, de toute volonté

26 *Ibid.*

27 *Ibid.*, 54.

28 *Ibid.*

29 *Ibid.*

30 J. Derrida, *Passions*, 66.

identifiable dans la fiction : « Le polylinguisme introduit dans le roman (quelles que soient les formes de son introduction), c'est le discours d'autrui dans le langage d'autrui, servant à réfracter l'expression des intentions de l'auteur »<sup>31</sup>. Dans le processus de réfraction (qui rappelle la relation de signes à signes évoquée plus haut), les intentions de l'auteur, loin de pouvoir s'appréhender ou se traduire s'abîment dans une indétermination sans fond, une suspension infinie. Le dialogisme bakhtinien ou « discours bivocal » que son auteur considère comme la condition de toute littérature est facteur d'ambiguïté. Un non-dit habite le dit : « En eux tous se trouve en germe un dialogue potentiel, non déployé, concentré sur lui-même, un dialogue de deux voix, deux conceptions du monde, deux langages »<sup>32</sup>. C'est précisément cette ambiguïté qu'exploite Eve Sedgwick dans sa lecture de James : le signifié de l'homosexualité est déduit de l'entre-deux du régime du signe romanesque. Alors que les *studies* tendent à déchiffrer le signe et à lui assigner une valeur symbolique, le structuralisme et le post-structuralisme ont tendance à considérer la littérature comme broyeur d'identités, accélérateur de particules d'indétermination, suspension du régime de la signification.

22. Quoi qu'il en soit, les *studies* ont cherché à déromanticiser l'expérience littéraire, à déconstruire sa mystique pour réinscrire les œuvres de langage que sont les œuvres littéraires dans le champ des productions humaines déterminées socio-historiquement, à politiser le geste de la lecture, à étudier les conditions sociales de création et de réception. Pour les *studies*, les œuvres de littérature sont des œuvres – des productions au sens marxiste du terme – de la culture. La littérature n'est pas seule, pas plus que l'écrivain n'est enfermé dans sa tour d'ivoire. Le sens des œuvres littéraires cesse d'être éphémère, immémorial, abstrait de l'espace et du temps qui l'a vu naître : il est réinscrit dans un contexte de production et de réception ; il participe d'une dialectique historique complexe qu'il convient de mettre au jour ; il dépasse la seule œuvre écrite pour s'insérer dans un circuit d'échanges et d'effets. Désacralisée, l'œuvre littéraire se médiatise sous l'effet des *studies*. Elle devient médium. À cet égard, les *studies* sont loin de simplement chercher à contextualiser le texte, de le réinscrire dans une époque donnée. Elles visent non seulement les conditions socio-historiques qui en ont rendu leur production et leur diffusion possibles, mais également les effets réels produits par leur circulation et leur diffusion. Le texte et le contexte, la cause et la conséquence sont alors pris dans un écheveau pratiquement indémêlable. Comme le résume très justement Leiva :

31 M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, 144.

32 *Ibid.*, 145.

Il faut à la fois dénoncer la conception formaliste de la littérature comme objet autonome qui transcende le système culturel de production et le réductionnisme historiciste qui voit l'écriture comme simple reflet d'une idéologie stable et cohérente. Les textes ne représentent pas seulement du pouvoir et des « formes de connaissance culturellement construite » : ils reproduisent ou induisent chez les lecteurs les pratiques et les formes qu'ils incarnent.<sup>33</sup>

### Une lecture biopolitique du texte littéraire

---

23. Prenons l'approche que nous qualifierions de culturaliste du critique américaniste Edouard Marsoin dans un récent numéro de la *Revue Française d'Études Américaines*<sup>34</sup>. L'article interroge le statut ambigu des narrations d'expériences de plaisir dans les *slave narratives* américaines. Le critique mentionne dans l'introduction certaines remarques ouvertement racistes de Melville concernant la propension des Noirs à prendre du plaisir. Si l'auteur commence par admettre : « It comes as no surprise that such a stereotype should appear in the work of a mid-nineteenth-century American author »<sup>35</sup>, il apparaît que l'exemple littéraire est immédiatement abstrait de son contexte singulier à des fins d'exemplarité. Ce que tire Marsoin de sa lecture est un stéréotype historico-culturel que l'écrivain reprend. Le plus remarquable est que l'article délaisse rapidement le champ de la fiction à proprement parler pour se concentrer sur des récits autobiographiques fictionnalisés que sont les *slave narratives*. Ce glissement n'est pas commenté, ni justifié. L'expérience du plaisir dans ses formes et ses valences plurielles voire contradictoires est rapportée à des expériences de type autobiographique. Sont passées sous silence les questions posées par le sens de ces « expériences » dans le fil de la diégèse. Le critique embraye sur la valeur référentielle et historiographique – culturelle et politique – de ces récits d'expériences de plaisir compris dans le système disciplinaire de l'esclavage auquel aucun aspect de la vie de l'esclave ne saurait échapper, selon la définition de la pensée foucauldienne du biopolitique : « For the enslaved, no pleasure is innocent, all pleasures are political, even biopolitical. In Foucault's definition of the term, biopolitics refers to the political administration and supervision of the lives of populations through regulatory controls and discourses »<sup>36</sup>. À rebours des représentations de douleur ressenties par les esclaves dans la littérature américaine et particulièrement dans les *slaves narratives*, Marsoin en

33 A.D. Leiva, « Heur et malheur des études culturelles : pour un nouveau culturalisme littéraire », *Littérature et anthropologie*, 274.

34 E. Marsoin, « What are the Pleasures of a Slave ? The Politics of Affect in Antebellum US Slave Narratives », *Revue Française d'Études Américaines* 167 (2021) : 14-29.

35 *Ibid.*, 14.

36 *Ibid.*, 17.

prenant doublement appui sur les *affect studies* et la pensée de Michel Foucault interprète les expressions et les représentations de joie et de plaisir dans ces mêmes récits. En l'espèce, l'approche de Marsoin inspirée par les *studies* ne prend pas la littérature pour prétexte mais pour contexte d'émergence d'impensés, de lieux – *topoi* – recelant les traces d'interdits culturels et politiques. La question littéraire qui demeure est celle de la narration des affects. On notera qu'elle est d'emblée traduite en termes politiques :

Indeed the narration of affects such as joy and pleasure in slave narratives entails specific effects that this essay will call political. But in Genovese's limited definition of the term [...] – but according to a wider understanding of the political in literature as narrative redistribution of the sensible and literary dramatization of affective possibilities in a context, the slave system, where affects *qua* affects become political.<sup>37</sup>

24. Ce passage me paraît renseigner de manière précise le lecteur sur le paradigme herméneutique des *studies* appliqué à la littérature : la lecture prend appui sur une représentation que les *affect studies* ont permis de mettre en évidence et tirent de cette marque textuelle un stéréotype dont les enjeux politiques sont charriés par le texte sans être explicitement thématiques par lui. Ce que l'auteur désigne comme « politique », voire « biopolitique », relève d'un saut qualitatif du texte à sa signification, d'une traduction qui se justifie depuis le paradigme d'une lecture que je qualifierais de « lecture à charge ». Ce que la lecture inspirée des *studies* vise à mettre au jour est les sous-entendus et les prémisses muettes dont le texte littéraire est grevé. La fiction, la narration autobiographique y compris, sont le lieu d'une dramatisation, d'une représentation dramatisée non d'un message mais d'une phénoménalité – d'expériences ainsi que les désigne Marsoin – dont l'acte critique décrypte la valeur politique. La formule par laquelle se finit la phrase « where affects *qua* affects become political » exemplifie la logique qui préside aux *studies* : elles chargent la représentation d'une signification culturelle ou sociale, la font échapper à son autotélisme pour en faire apparaître la violence d'aliénation.

### **Le problème de l'idéologie**

---

25. La question de l'idéologie loge au cœur du paradigme des *studies* : celles-ci travaillent en effet sur des représentations, avec un intérêt particulier pour « les représentations dominantes des cultures populaires »<sup>38</sup>. C'est le cas du travail critique de Marsoin qui vient d'être commenté. Or le

<sup>37</sup> *Ibid.*, 16.

<sup>38</sup> L. Monteil et A. Romero, « Des disciplines aux "studies" : savoirs, trajectoires, politiques », 240.

concept d'idéologie est un concept d'origine marxiste qui mérite d'être déplié pour comprendre les enjeux et les limites de son application à la littérature. Voici comment Marx et Engels l'ont définie :

La production des idées, des représentations et de la conscience est d'abord directement et intimement mêlée à l'activité matérielle et au commerce matériel des hommes, elle est le langage de la vie réelle. [...] Ce sont les hommes qui sont les producteurs de leurs représentations, de leurs idées, etc., mais les hommes réels, agissants, tels qu'ils sont conditionnés par un développement déterminé de leurs forces productives et du mode de relation qui y correspond, y compris les formes les plus larges que celles-ci peuvent prendre.<sup>39</sup>

26. Les représentations humaines quelles qu'elles soient – les idées réflexives, imaginatives – ne sont pas « libres » : elles sont déterminées par les conditions matérielles de l'existence. L'idéologie est conçue comme le reflet inversé dans l'imaginaire des rapports réels que les individus entretiennent entre eux : « La conscience ne peut jamais être autre chose que l'Être conscient et l'Être des hommes est leur processus de vie réelle. Et si, dans toute idéologie, les hommes et leurs rapports nous apparaissent placés la tête en bas comme dans une *camera obscura*, ce phénomène découle de leur processus de vie historique, absolument comme le renversement des objets sur la rétine découle de son processus de vie directement physique »<sup>40</sup>. Or la célèbre métaphore de la chambre noire marxiste nous paraît éclairer la conception des *studies* dans leur approche de la littérature. La littérature dans cette perspective ne témoigne pas tant de la réalité humaine en tant que telle, qu'elle ne reflète une réalité latente, inénonçable ou inavouable. L'image renversée que la littérature renvoie du monde est ici tout sauf vocale. C'est sans doute la raison pour laquelle les *studies* ont relativement délaissé les instruments narratologiques de l'étude du texte littéraire au grand dam des tenants d'une lecture plus centrée sur les enjeux du texte. Si les *studies* donnent l'impression de traiter l'œuvre littéraire comme un document – ou plus précisément comme une archive historique et muette qu'il leur appartient de faire parler, un négatif qu'il leur revient de développer –, c'est au titre de son imprégnation idéologique, ou pour le formuler dans les termes de la métaphore optique du reflet inversé, au titre des rapports d'exploitation et d'aliénation dont elle témoigne. Marx et Engels ne mâchent pas leurs mots :

Les pensées de la classe dominante sont aussi, à toutes les époques, les pensées dominantes, autrement dit la classe qui est la classe dominante de la société est aussi la puissance dominante spirituelle. La classe qui dispose des moyens de la production matérielle dispose, du même coup, des moyens de la production intellectuelle, si bien que, l'un dans l'autre, les pensées de ceux à qui sont refusés les

39 K. Marx et F. Engels. *L'idéologie allemande*, 77-78.

40 *Ibid.*, 78.

moyens de production intellectuelle sont soumises du même coup à cette classe dominante.<sup>41</sup>

27. La « littérature » peut-elle être tenue pour un instrument aux mains de « la classe dominante » ? La réponse ne va pas de soi. Un critique d'inspiration marxiste comme Lucien Goldmann a ainsi pu soutenir : « la littérature et la philosophie sont, sur des plans différents, des expressions d'une vision du monde, et [...] les visions du monde ne sont pas des faits individuels mais des faits sociaux »<sup>42</sup>. L'acte créateur, l'événement de pensée n'est pas dépris des conditions réelles d'existence et de production : « toute création culturelle est à la fois un phénomène individuel et social et s'insère dans les structures constituées par la personnalité du créateur et le groupe social dans lequel ont été élaborées les catégories mentales qui la structurent »<sup>43</sup>. La littérature, toute production intellectuelle qu'elle est, n'est évidemment pas un « appareil idéologique d'État » pour reprendre le concept forgé par Louis Althusser, lecteur de Marx, par lequel il désigne l'ensemble des moyens de diffusion de l'idéologie dont l'État dispose. Althusser va d'ailleurs apporter une précision, sinon un correctif à la thèse marxienne de la *camera obscura* dont la formulation lui paraît trop monolithique. Dans *Positions*, le philosophe interroge : « cette interprétation laisse malheureusement en suspens un petit problème : pourquoi les hommes « ont-ils besoin » de cette transposition imaginaire de leurs conditions réelles d'existence pour se « représenter » leurs conditions d'existence réelle ? »<sup>44</sup>. Vaste question qui complique singulièrement le statut de l'œuvre d'imagination qu'est par excellence l'œuvre romanesque. Selon Althusser, l'idéologie entretient avec la littérature des relations que l'on pourrait qualifier d'analogiques :

Pour parler le langage marxiste, s'il est vrai que la représentation des conditions d'existence réelles des individus occupant des postes d'agents de production, de l'exploitation, de la répression, de l'idéologisation et de la pratique scientifique, relève en dernière instance des rapports de production, et des rapports dérivés des rapports de production, nous pouvons dire ceci : toute idéologie représente, dans sa déformation nécessairement imaginaire, non pas les rapports de production existants (et les autres rapports qui en dérivent), mais avant tout le rapport (imaginaire) des individus aux rapports de production et aux rapports qui en dérivent. Dans l'idéologie est donc représenté non pas le système des rapports réels qui gouvernent l'existence des individus, mais le rapport imaginaire de ces individus aux rapports réels sous lesquels ils vivent.<sup>45</sup>

28. La nuance qu'introduit Althusser est ici cruciale : l'idéologie n'est pas une transposition des

41 *Ibid.*, 121.

42 L. Goldmann, *Recherches dialectiques*, 46.

43 L. Goldmann, *Marxisme et sciences humaines*, 27.

44 L. Althusser, *Positions*, 115.

45 *Ibid.*, 117.

rapports de production existants, mais « le rapport imaginaire de ces individus aux rapports réels sous lesquels ils vivent ». L'idéologie implique toujours déjà une « déformation nécessairement imaginaire ». À ce titre, et à ce titre seulement, la littérature peut être tenue pour « idéologique ». Il appartiendra en conséquence à la critique – marxiste mais également aux tenants des *studies* qui revisitent la notion d'idéologie à de nouveaux frais – de démêler l'écheveau des conditions réelles d'existence et de production et la dimension imaginaire de leur représentation. Ce tour imaginaire est dans l'œuvre littéraire la part idiosyncratique qu'il nous revient de mettre en évidence et d'interpréter. Une des voix majeures des *Cultural Studies*, Stuart Hall, affirme d'ailleurs qu'à la faveur des *media studies* une « reconceptualisation de "l'idéologique" »<sup>46</sup> a pu être amorcée.

### **Le roc de l'identité ?**

---

29. La question de l'identité revient en force dans les *studies*. La sociologue Eléonore Lépinard circonscrit leur objet d'étude aux « relations entre identités minoritaires (qui) entretiennent avec l'identité majoritaire qu'il convient de comprendre, elle aussi, comme une identité ethnique »<sup>47</sup>. C'est autour de l'identité que se noue le rapport spécifique et complexe des *studies* à la littérature. C'est aussi cette question qui constitue la pierre d'achoppement avec les tenants d'une lecture inspirée du post-structuralisme. Entre marxisme et déconstruction, les *studies* n'en cherchent pas moins à déconstruire l'identité notamment à partir du concept de langue et de symbolique – raisons pour lesquelles la littérature occupe en leur sein une place si primordiale :

Les signifiants de la différence culturelle – la langue, l'histoire, les valeurs, les croyances, les coutumes, les rituels, les traditions et les mondes de signification – constituent tous les éléments clés dans les discours par lesquels l'identification est constituée, transformée et contestée. Je parle ici du processus d'*identification*, de l'émergence de positions identitaires, et non de l'identité comme essence fixe.<sup>48</sup>

30. De nombreux critiques, au nombre desquels Eléonore Lépinard, ont noté combien Stuart Hall était redevable à Jacques Derrida de son quasi-concept de « différence » « qui ne doit pas être posée comme absolue, elle n'a de sens que dans un système de relations »<sup>49</sup>. Les *Cultural Studies* tirent des conséquences idéologiques, culturelles et politiques d'une indétermination – la *différance* – que la déconstruction derridienne avait délibérément laissé en suspens. Stuart Hall cite d'ailleurs un

46 S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, 93.

47 E. Lépinard, « Notes de lecture », 206.

48 S. Hall, *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*, 124-125.

49 E. Lépinard, « Notes de lecture », 206.

passage long et décisif de *Marges – de la philosophie* à l'appui de sa démonstration :

[...] le mouvement selon lequel la langue, ou tout code, tout système de renvois en général se constitue « historiquement » comme tissu de différences. [...] La différance, c'est ce qui fait que le mouvement de la signification n'est possible que si chaque élément dit « présent » apparaissant sur la scène de la présence, se rapporte à autre chose que lui-même, gardant en lui la marque de l'élément passé et se laissant déjà creuser par la marque de son rapport à l'élément futur, la trace ne se rapportant pas moins à ce qu'on appelle le futur qu'à ce qu'on appelle le passé [...] pour y voir non pas s'effacer l'opposition mais s'annoncer une nécessité telle que l'un des termes y apparaisse comme la différance de l'autre, comme l'autre différé dans l'économie du même.<sup>50</sup>

31. La négociation des études culturelles que tente très courageusement Hall avec la *différance* est complexe : elle n'autorise, si l'on suit Derrida, qu'à des identifications spectrales et intermittentes qui n'empêchent nullement de délibérer et d'agir mais bloquent la catégorie de l'identité fixe de la race, de l'ethnicité et de la nation pour reprendre les termes du « triangle fatal »<sup>51</sup> que repère Hall. La thèse que soutient le théoricien des *studies* est que ce sont les identifications (et non les identités) qui produisent des effets réels et symboliques. Reste à savoir si la littérature appartient de plein droit à ce que Hall appelle les « discours de l'histoire et de la culture »<sup>52</sup> ? Pour ce qui intéresse spécifiquement le statut de la littérature dans le dispositif des *studies*, « la scène de la présence » du texte littéraire – si ce syntagme n'est pas déjà un oxymore – n'est pas susceptible de fournir des éléments de signification stables mais nécessairement faillés, évanescents, ambigus.

### Exceptionnalité de la littérature

---

32. Foucault, référence incontournable des *studies* – des *gender studies* aux *subaltern studies* – renvoie quant à lui dos-à-dos dès 1966 les formalistes et les culturalistes dans *Les Mots et les choses* : il entrevoit pour la littérature dans ce qu'il appelle « la culture occidentale » une position d'exception, un statut u-chronique.

C'est pourquoi de plus en plus la littérature apparaît comme ce qui doit être pensé ; mais aussi bien, et pour la même raison, comme ce qui ne pourra en aucun cas être pensé à partir d'une théorie de la signification. Qu'on l'analyse du côté du signifié (de ce qu'elle veut dire, de ses « idées », de ce qu'elle promet ou de ce à quoi elle engage) ou du côté du signifiant (à l'aide de schémas empruntés à

50 J. Derrida, *Marges – de la philosophie*, 12-13 et 18.

51 S. Hall, *Race, ethnicité, nation. Le Triangle fatal*, Paris: Éditions Amsterdam, Paris, 2019.

52 *Ibid*, 129.

la linguistique ou à la psychanalyse), peu importe : ce n'est là qu'un épisode. Dans un cas comme dans l'autre, on la cherche hors du lieu où, pour notre culture, elle n'a cessé, depuis un siècle et demi, de naître et de s'imprimer.<sup>53</sup>

33. En introduction à un numéro consacré au passage « Des disciplines aux “*Studies*” », Lucas Monteil et Alice Romerio notent « la grande hétérogénéité des “*studies*” tant en termes d'objets et d'orientations théoriques que de cohérence interne ou de structuration »<sup>54</sup>. Une définition négative des *studies* pourrait être leur résistance au statut d'exceptionnalité de la littérature, la tendance à la déconstruction du mythe de l'« expérience littéraire ». Le statut de la littérature dans le champ des savoirs aussi bien que dans le champ social demeure en question.

34. La question ontologique de l'être de la littérature qui peut de prime abord paraître bien obsolète, voire caduque, pourrait, à la faveur du tournant culturel et de la studification de la critique et des questions politiques et épistémiques urgentes qu'elle pose, qui sait, refaire surface. Dans *Sur Racine*, Barthes soutenait qu'il appartenait au critique, à l'historien d'élaborer les termes de la question :

Cette question aussi, que je ne vois nulle part poser (même dans le programme de Febvre), sinon chez les philosophes, ce qui est sans doute suffisant pour la discréditer aux yeux de l'histoire littéraire : *qu'est-ce que la littérature ?* On ne demande rien d'autre qu'une réponse historique : qu'était la littérature (le mot est d'ailleurs anachronique) pour Racine et ses contemporains, quelle fonction exacte lui confiait-on ? quelle place dans l'ordre des valeurs, etc. ? À vrai dire, on voit mal qu'on puisse engager une histoire de la littérature sans que l'on s'interroge d'abord sur son être même. [...] Or cette sorte d'ontologie historique, portant sur l'une des valeurs les moins naturelles qui soient, on ne la trouve nulle part.<sup>55</sup>

35. Barthes insiste sur le contresens qu'il y aurait à envisager la question de l'être de la littérature *sub specie aeternitatis*. Cette question est historique, historienne, mais également culturelle. Elle intéresse tant l'histoire du concept de littérature que l'histoire de sa réception. Barthes précise ce qu'il entend précisément par ontologie historique : « C'est au niveau des *fonctions* littéraires (production, communication, consommation) que l'histoire peut seule se placer et non au niveau des individus qui les ont exercées »<sup>56</sup>. Ce programme barthésien ainsi formulé dont l'auteur rappelle qu'il est celui appelé de ses vœux par Lucien Febvre, pourrait se traduire dans la grammaire des *studies*, particulièrement dans les catégories des *media studies*. Retenons la formule qui mettra

53 M. Foucault, *Les Mots et les choses*, 59.

54 L. Monteil et A. Romerio, « Des disciplines aux ‘studies’ : savoirs, trajectoires, politiques », 237.

55 R. Barthes, *Sur Racine*, 145.

56 *Ibid.*, 146.

d'accord tous les lecteurs du texte littéraire : « l'une des valeurs les moins naturelles qui soient ».

36. Si la littérature est tenue pour une friche documentaire, un réservoir de significations culturelles, médiatiques et politiques pour les chercheurs issus des *studies*, les critiques littéraires, loin de simplement s'opposer au tournant des *studies* ou de s'y rallier toutes affaires cessantes, pourraient saisir l'occasion de s'interroger sur ce que Barthes appelle « ontologie historique » de la littérature. Cette démarche n'est bien entendu pas exclusive d'autres approches.

### Œuvres citées

---

- ALTHUSSER, LOUIS. *Positions*. Paris : Éditions Sociales, 1976.
- BAKHTINE, MIKHAIL. *Esthétique et théorie du roman*. 1929. Paris : Gallimard, 1978.
- BARTHES, ROLAND. *Sur Racine*. Paris : Seuil, 1963.
- DERRIDA, JACQUES. *Donner la mort*. Paris : Galilée, 1999.
- DERRIDA, JACQUES. *Passions*. Paris : Galilée, 1993.
- FOUCAULT, MICHEL. *Les Mots et les choses*. Paris : Gallimard, 1966.
- FOUCAULT, MICHEL. *Histoire de la sexualité. Tome I. La volonté de savoir*. Paris : Gallimard, 1976.
- KOSOFSKY SEDGWICK, EVE. *Epistémologie du placard*. 1990. Paris : Éditions Amsterdam, 2008.
- GOLDMANN, LUCIEN. *Recherches dialectiques*. Paris : Gallimard, 1959.
- GOLDMANN, LUCIEN. *Marxisme et sciences humaines*. Paris : Gallimard, 1970.
- HALL, STUART. *Identités et cultures. Politiques des Cultural Studies*. Paris : Éditions Amsterdam, 2007.
- HALL, STUART. *Race, ethnicité, nation. Le triangle fatal*. Paris : Éditions Amsterdam, Paris, 2019.
- LEIVA, ANTONIO DOMINGUEZ. « Heur et malheur des études culturelles : pour un nouveau culturalisme littéraire ». *Littérature et anthropologie*. Éditions Alain Montandon. Paris : SFLGC, 2006, 263-285.
- LEPINARD, ELÉONORE. « Notes de lecture ». *Cahiers du Genre* 47 (2009) : 205-207.
- MARSOIN, EDOUARD. "What are the Pleasures of a Slave? The Politics of Affect in Antebellum US Slave Narratives". *Revue Française d'Études Américaines* 167 (2021) : 14-29.
- MARX, KARL ET FRIEDRICH ENGELS. *L'Idéologie allemande*. Paris : Éditions Sociales, 1982.
- MATTERLARD, ARMAND ET ÉRIK NEVEU. *Introduction aux cultural studies*. Paris : La Découverte, 2008.
- MONTEIL, LUCAS ET ALICE ROMERIO. « Des disciplines aux "studies" : savoirs, trajectoires, politiques ». *Revue*

*d'anthropologie des connaissances* 11.3 (2017/3) : 231-244.

RANCIÈRE, JACQUES. *Politique de la littérature*. Paris : Galilée, 2006.

RORTY, RICHARD. "Is 'Cultural Recognition' a Useful Concept for Leftist Politics?". *Critical Horizons* 1.1 (2000): 7-20.

VAN DAMME, STÉPHANE. « Comprendre les Cultural Studies : une approche d'histoire des savoirs ». *Revue d'histoire moderne & contemporaine* 51.4 bis (2004/5) : 48-58.